

ANNE-MARIE GARAT

Programme sensible

roman

ACTES SUD

Le temps s'enroule à nouveau, l'instant repasse.

CHRIS MARKER,
La Jetée.

Soudain, nous nous sommes tous mis à nous quitter les uns les autres, de proche en proche à nous détacher, à nous séparer. Cathy et moi nous nous croyions l'exception, les seuls à se dénigrer, à se chercher noise et à s'écharper entre quatre yeux mais chez nos amis, chez nos relations, c'était même épidémie de rupture. Plus de ressort à nos élans, de tachycardie synchrone au moindre baiser, rien ne marchait plus des expédients, trêve ni conciliation, pas davantage la mise à jour du matériel électroménager, téléphonique et informatique. On aurait juré le différend sexuel, la dissidence du cœur, le truc passionnel, mais non. C'était le démon de la division. Du soir au matin, Marilyn n'aimait plus Jack mon ami. Idem Élodie : l'associée de Cathy congédiait tout sec son conjoint; le frère de celle-ci divorçait sans préavis. Nos voisins tout juste installés dans la maison d'à côté et dans leur famille recomposée en faisaient autant; pacés, ces deux-là avaient moins de mal à se répudier mutuellement. Un vendredi soir, on a sonné à la porte. C'était Jack en pleurs, un sac de sport à l'épaule. Jamais vu pleurer Jack. Pas même quand, tous deux consignés une nuit de Noël funèbre au dortoir, à force d'en rigoler comme au ciné-club des

mélodrames en noir et blanc, de se tabasser à coups de polochons, a soudain fondu sur nous la tristesse des esselements. Ainsi nous sommes-nous adoptés, à la vie, à la mort, croix de bois, croix de fer, si on se perd, on va en enfer.

Fraternel, j'ai pris Jack sous le bras, je l'ai hissé au premier. Je l'ai logé dans la chambre d'Alix, pensant qu'il y serait mieux pour pleurer. Il s'est empressé de déballer sa brosse à dents, son couteau suisse de luxe, son jeu d'échecs portatif, ses vieux vinyles de Paul Anka et sa collection de cravates, et son appareil photo, que j'ai cassé, qu'emporterai-je en kit de survie, me disais-je, s'il m'arrive la même chose un de ces soirs ? Je l'ai laissé à son inventaire pour redescendre en vitesse au sous-sol où j'avais séquestré Cathy, histoire de continuer tranquille notre controverse personnelle entre la machine à laver et la caisse à outils. J'avais souci que Jack ne nous entende pas. Que ne lui fendent pas davantage le cœur nos voix de rancune, de reproche, les accès colériques de ma femme, pour finir son verdict selon lequel elle m'expulsait de sa vie et de son logis. Dire que la cause en est le Dr Wagner. Vers deux heures du matin, je suis remonté voir si Jack avait besoin de moi. Or il avait aussi emporté son tube de Lexomil. La liste des effets indésirables m'a tétanisé : outre l'ataxie, le prurit, l'amnésie antérograde, l'agressivité et la perte de conscience, il y avait les cauchemars. N'en avons-nous pas notre lot à l'état normal, me disais-je, le veillant comme une nourrice, jusqu'au petit matin à prendre son pouls, retourner sa paupière, à me demander s'il allait survivre à chimie pareille.

Il a dormi d'affilée tout le week-end, pendant que ma femme et moi achevions le chantier de démolition

et comprenions, si tard à notre âge, qu'en ce cas s'accuser, s'excuser, s'anathématiser ou faire le mort revient au même. Ainsi que partir, un sac à l'épaule, sonner chez des amis et siphonner des stupéfiants dans la chambre vide de leurs grands enfants. Les nôtres s'en vont déjà vivre leur vie, eux aussi nous quittent, quand nous le sommes encore restés à bien des égards. Ainsi gardons-nous de notre jeune âge nos petits noms d'alors : j'appelle toujours Jacques, Jack. Il m'appelle Jazz au lieu de Jason : nous rêvions d'être Jack et Jazz, musiciens de country en bottes cloutées à Nashville, clochards célestes américains plutôt que simples orphelins parisiens. Il disait, grattant notre guitare commune : pleurons pas, de famille, nous avons quand même le minimum syndical. En effet, pas de quoi pleurer : hors les murs de l'internat, nous avons encore, lui un père, et moi une tante. Nous avons pu, ingénus, sans l'entreprendre ni le formuler, imaginer un rapprochement tactique, voire trafiquer un couple parental de dépannage, mais c'était une happy end de western, un truc sans espoir : son père, fuyant assignations et huissiers, déménageait à la cloche de bois. Il a fini par se désister, accident de noyade, improvisé ou prémédité, nul ne sait. À Jack, n'est resté personne dans l'environ. Mineur émancipé, il était maître de sa personne et de l'univers. J'enviais le forfait de son paternel. À moi restait tante Dee qui, à sa façon, déménageait aussi ; tout en vendant l'air de rien des vis, des écrous et des boulons au sous-sol du BHV. Je lui aurais voulu un infarctus radical plutôt que passer mes week-ends chez elle, mais elle est ma seule parente, miraculée des carnages, la seule à me cultiver hors sol à mes dépens, à me tenir vissé

au passé, cette calamité. Un de ces jours, tu l'extermines, tu lui coupes la racine, dit Jack. L'innocent.

Mon ami Jack est le genre de garçon attachant, d'aplomb, tempérant, toujours de frais repassé, rasé, cravaté, égal d'humeur, gentil et gai, droit, loyal, sans rancune, on se demande quels sont ses défauts. Il en a, l'exact envers de ses qualités, insupportables à certains. À Marilyn soudain, pour la même raison qu'elle les aimait, retournement insoluble dont la cause échappe à nos conjectures. Pourtant, Jack est un bon terrain. Creuser la question donne la migraine, un malaise stomacal, le soupçon qu'on y est pour quelque chose. L'évidence que oui ne résout rien, autant laisser tomber et, délaissés, nous l'avons déjà été. Pas assez, pour mon compte. J'aurais gagné à ce que tante Dee me perde en cours de route ou me vende à un cirque itinérant ; dans les livres, on en voit de plus chanceux que moi, d'avoir été oubliés quelque part.

D'ailleurs, le déshérité n'est pas toujours celui qu'on croit, me disais-je. En quittant Jack, Marilyn a plus perdu que lui, en tout cas de mon point de vue. Celui de Cathy m'échappe, bien que je l'entrevoie, si monstre que je sois. Mais je ne suis pas seul au monde. J'ai encore Jack mon ami, et lui m'a, comme les gosses tombés de nulle part casés dans cette pension où, de six à seize ans, nous avons été joyeux et solidaires, bons l'un envers l'autre, jusqu'à se faire la courte échelle réciproque en toute circonstance adverse, sévices de bizutages et de conseils de classe ; boursiers méritants, nous nous sommes hissés ensemble jusqu'au bac, quelle cuite, quelle gueule de bois. Propulsés, lui dans une école d'ingénieurs lilloise, moi un cursus d'interprétariat outre-Manche, je lui payais son billet pour venir aux tournois d'échecs

londoniens ou aux concerts des Who, il me logeait en fraude dans les six mètres carrés de son galetas style Sonacotra, horizon de coronas délabrés, nous lisions David Lloyd et Tolkien, Verlaine, Asimov et Kerouac en vrac, nous avions du retard sur l'épisode post-nucléaire et la guerre froide, nous consommions peu, rongions notre frein et nos tartines de Nutella en guise de repas, pas question de louper l'ascenseur qui fonctionnait encore vers les étages en ce temps-là : nous nous sommes mis aux enchères sur le marché de l'emploi. Chacun a négocié salariat, caisse de retraite et d'assurance santé, supplément chirurgical, en cas. Nous ne nous sommes pas quittés d'un pas. Encore aujourd'hui, il m'offre des CD de Philip Glass, de Bob Dylan ou de Chet Baker, des BD underground et des fanzines vintage, je l'accompagne au cinéma revoir les films en noir et blanc dont nous rigolions tant dans notre jeunesse. Chaque jour, je me pince. Incrédule d'avoir eu la chance de tomber sur lui comme voisin de dortoir, qu'il m'ait élu son ami par décret du hasard, veine imméritée, idéale providence. Depuis son divorce, Jack est parti se refaire une santé sentimentale en Pologne où, provisoirement, il retraite le déchet industriel d'un chantier naval ; je vais l'y voir parfois. Depuis le mien, j'habite cette banlieue, je la quitte rarement, sauf pour rendre visite à tante Dee. De loin en loin, le moins souvent possible. Au retour, je coupe par le terrain vague, surtout s'il pleut, s'il vente, ce qui est souvent le cas ces temps-ci. En réalité, nous avons eu un été pourri, et ça continue de tomber.

Pour rentrer plus vite chez moi en quittant le métro, terminus de la ligne, je file en diagonale par

le terrain vague, zone allouée à l'aménagement d'une cité d'habitat social par décret préfectoral. Le panneau d'annonce en disparaît sous une couche lacérée d'affiches électorales et publicitaires idem périmées, combien de projets socio-urbanistiques se perdent-ils dans les tiroirs, les sables, la boue. En fait, le périmètre en question est de bonne terre arable, quel gâchis. Les gens du coin y cultivaient naguère leurs jardins ouvriers. Aussi y repousse-t-il, coriaces, des plants de tomates, de cerfeuil et de carottes abâtardis; le buddléia, la ciguë folâtres assaillent des lopins désespérés, qu'annexent des écolos alternatifs entre carcasses de mobylettes et poussettes désossées, les pneus, les madriers. Dessus, est assise une fille lasse, une pauvre moderne en Nike nickel, que fait-elle là, un emmailoté flétri dans les bras. Sous sac gris poubelle, en guise de parapluie. Au passage, à peine entrevois-je leur vieille tête de fantôme, mouillée, anémiée, même béance d'œil froid; d'effroi, j'ai fui, sans me retourner.

Au lointain brouillé de grisaille, le bournier du terrain vague s'entourne de bâtisses incertaines, immeubles locatifs d'altitude, façades écorchées de fabriques liquidées, murs en parpaings hérissés d'épines en métal et de palissades acérées sans suite, le tracé me fascine par sa perfection erratique, inaméliorable dans l'absolu. Plus bas, émerge en lisière visuelle, raturée de pluie à l'horizon pessimiste, la frise déglinguée des toits de caravanes, des cabanes en tôles ondulées du camp des Roms enchâssé dans la gadoue, les immondices. Un résidu subhumain, tumulus composite illustrant l'excellence de l'habitat précaire, opulence des misères, cachez ce lieu de débauche. De ce bas-fond, devrait jaillir un cri, le seul cri humain qui fasse taire les autres, le brame

bestial arraché au poitrail, aux entrailles des gueux acculés à leur néant. Mais ils le ravalent sous le garrot des avilisseurs, vain appel au cri de vengeance, silence. Il ne se passe rien. Un rien que j'observe, cafardeux. La réalité immédiate m'oppose son indifférence de terrain vague, son intraitable silence narratif. Qui n'en a fait l'expérience au moins une fois, bayant devant l'évidence muette du monde. Cette pensée négative entrave ma locomotion, ma propension à aller de l'avant, elle aiguise mon inquiétude, les temps sont douteux. Je préfère pourtant passer par ce raccourci, louvoyer entre les flaques du bournier que de perdre mon temps à l'orthogonale dans les rues réelles. Ainsi ai-je l'impression de feinter le quadrillage étatique balisé de capteurs sécuritaires, les flux du soir asphyxié dans les souterrains de la ville, circulation sous vidéosurveillance, repérage à puces, passe électronique, billetterie et traçage au code-barres. Je paie en cash désormais. J'ai résilié ma carte Navigo, no profil sur Facebook, je soigne mon incognito, même si les angles morts se font de plus en plus rares.

Parvenu sans plus d'encombre de l'autre côté, je tombe sur la bande de jeunes habituelle plantée en sentinelle, tribu d'apaches métropolitains à capuche, mains aux poches profondes, clope au bec. Ils font la vigie, eux aussi sont las. De prendre racine dans cette terre de chantier. D'y tuer le temps que leurs parents ont laissé en Côte d'Ivoire, en Algérie, Maroc, Croatie, Roumanie pour faire souche dans nos périphéries en friche à perpétuité. Ils zyeuvent l'occasion de truander leur prochain, de contrôler des marchés noirs de proximité, ils pistent un signal d'avenir en embuscade, mais rien à l'horizon que la

filles roumaines et son vieux bébé, rien à récupérer, à dealer, il pleut des cordes sur le terrain vague.

Si je le traverse pour rentrer chez moi, c'est pour toutes sortes de raisons, pratiques et stratégiques, c'est surtout que je suis séparé, me dis-je. Sans ça, en serais-je là et où en suis-je? Est-ce une transition, un épisode, un début ou un dénouement : j'ai le sentiment d'un doute quant à la situation. De fait, je n'ai pas tout de suite mesuré l'impact de mon changement matrimonial et territorial sur mes habitudes professionnelles, mon régime alimentaire, mon humeur, peut-être bien mon centre de gravité. Ma libido connaît des pics d'instabilité, sans compter l'effet du dérèglement climatique sur les gènes et les synapses, les mutations affolantes de l'environnement technique, facteurs non négligeables dans l'évolution récente de l'humanité, jusque-là très artisanale. À titre personnel, j'ai avec ma chaudière, mon ordinateur, et même mon grille-pain un rapport chagrin : est-ce un déficit viril post-moderne, une panne hormonale ou une preuve de maturité que de déclarer forfait, de préférer la lenteur, le rêve, la nuit intérieure. Dire qu'Alix m'exhortait à tout bout de champ : sois cool, lâche prise, m'énervait-elle. Je ne sais de quelle prise elle parlait, quel câble a lâché, je me suis mis à ralentir au lieu de sprinter, à flâner, à débrayer. Pour autant mon célibat n'est abstinent ni pénitent, je reste un animal social plutôt convivial. Ma fille m'envoie des mails ou des SMS, sa mère de même ; elles prennent de mes nouvelles, moi des leurs. Quand il est là, Jack me réquisitionne pour une séance à la Cinémathèque ou à la piscine, son fils nous invite parfois à des meetings de rap dans le neuf-trois : il y est animateur, prof de maths en ZEP

par ailleurs. Je croise d'ex-collègues au Pôle emploi, qui ont moins de veine que moi question recyclage. Quelle chance j'ai, en réalité. Je suis survivant. C'est ce que je me dis, jusqu'à ce que, traversant le terrain vague en rentrant chez moi, j'inspecte son apparence obtuse, brumeuse. Le passé pareil, les pensées, les souvenirs, l'enfance, la vie, j'ai du mal à discerner, il y pleut continûment, il bruine, il neige, la première fois que j'ai vu la vieille, elle était à la place du cheval. C'était un soir orange, soir glacé sur le chemin de forêt, elle tirait la carriole. À ce sujet parmi d'autres, j'ai le sentiment d'un doute.